



Regards psychanalytiques sur le monde

www.akpsy.com

Pourquoi le poids nous dérange tant ?

Bouffelets, poignets d'amour, cellulite et capitons s'abstenir : l'ère de la minceur et de la perfection ne saurait tolérer un seul de ces débordements sous peine de discrimination morphologique. La lutte se veut active, et les images idéales de corps, standardisées par un bourrage de crâne visuel devenu presque subliminal.

Il est étonnant de voir comment, dès le début de la vie, la notion de poids pèse déjà dans la balance : sitôt que la femme apprend qu'elle est enceinte, elle sait qu'elle doit faire attention à ses kilos. On ne doit pas manger pour deux, rectifie-t-on aujourd'hui, mais deux fois mieux. Puis on inspecte la croissance du fœtus, en espérant bien que ce sera un beau bébé, c'est-à-dire un bébé joufflu d'au moins trois kilos 300. Plus l'enfant mange bien, plus la mère est satisfaite. " Il vaut mieux faire envie que pitié", disaient les anciens. C'est surtout notre narcissisme maternel qui se voit flatté, estampillé "bonne mère nourricière". Oui mais voilà, le problème, c'est que ça ne dure pas ! Jusqu'à un certain âge, un enfant dodu est signe de bonne santé. Dès qu'il franchit le seuil de la socialisation, il se doit d'être fin, de correspondre aux normes standard. Comme on se doit d'être politiquement correct.

L'apparence se mue en dictature de la minceur, du filiforme, du passe partout, passeport pour de bonnes relations, pour un bon boulot, pour un bonheur assuré. Et le consommateur sait combien il est difficile de résister, dans un monde de tentations intempestives, à l'appel de la gourmandise.

Les industriels bourrent de graisses et de sucres les produits consommables, les rayons des supermarchés titillent nos papilles, la publicité joue à aiguïser nos sens, tandis que les féminins rivalisent de trucs et astuces pour affiner notre silhouette....Grosse

hypocrisie du racisme anti-gros ? Nous sommes dans le paradoxe d'une société dichotomique, ballottée entre le plaisir et l'interdiction, l'être et le paraître, la culture et l'ignorance, le bien et le mal. Une émission dénonce la ségrégation liée au poids ? A Laurence Boccolini, on demande comment elle gère son image et ses kilos ; Guy Carlier raconte sa lutte contre son obésité... Non, ces gens-là ne passent pas inaperçus !

Les rondeurs dans l'Histoire

Maints sondages réalisés auprès de la gent masculine attestent de leur attirance pour les rondeurs féminines. Certains auraient avoué qu'ils préféreraient avoir dans leur lit des courbes charnelles et épanouies, réservant pour la galerie, les filiformes et autres tailles mannequin... Les hanches larges, le ventre rond sont signes de fertilité les rassurant eux-mêmes sur leur pouvoir phallique ! L'opulence des chairs fait écho à la richesse de la nourriture (maternelle pour l'inconscient) dont la représentation à travers les siècles n'a cessé de séduire, notamment dans l'art pictural : une belle femme de la Renaissance est grassouillette ; elle l'est au XIIIème et le modèle bourgeois du XIXème fait l'éloge de la femme lourde et massive.

Alors que le gros était jadis signe de réussite, il est aujourd'hui la preuve vivante d'une société orale à l'extrême, d'une culture du manque, intolérante à la frustration et fondée sur le tout et tout de suite, sur le rythme des couples rétention / expulsion, introjection / projection.


Le poids des apparences

Autant on aime qu'un bébé soit potelé, joufflu à souhait et soit doté d'un bon appétit, signe de bonne santé, autant l'adulte bien portant est figure de dérision. On lui associe souvent des critères de lenteur, d'oisiveté ; les employeurs sont même réticents à embaucher des adipeux, ayant peur du peu de productivité. L'embonpoint ne paie guère, il est pointé du doigt comme un frein à la réussite dans un monde aseptisé, formaté où l'apparence est première. Et pour cause : le beau est associé au bon. Ainsi, lorsqu'une personnalité présente des rondeurs hors-normes télévisuelles, elle se fait un devoir de s'en justifier auprès du grand public, revendiquant, derrière ses amas graisseux, ses capacités professionnelles. C'est que les pulsions orales nous dérangent profondément, à partir du moment où elles sont visibles, remarquables, palpables (!). Elles dénoncent ce que nous exécrons le plus : le plaisir englouti, introjecté goulûment, dévoré avidement, jamais rassasié, de se remplir, de combler une satisfaction,

partielle, éphémère, de caler une excitation intense. Et pourtant, on tolère officieusement l'ingestion de substances illicites parce que "ça ne se voit pas" : la nourriture hallucinatoire qu'est la drogue sauve les apparences et pallie à toutes les défaillances, psychiques comme physiques. De même que l'on va s'autoriser les sodas light et autres produits allégés... le plaisir oui, pourvu qu'on garde la ligne !

Un argument de poids

Le regard s'arrêtant à cette différence gênante, obnubilé par la seule homogénéisation physique vers laquelle tout individu sain et normal devrait tendre, aucune interrogation n'est amenée sur le sens profond d'un tel symptôme. Il est plus facile d'accuser celui qui souffre de surpoids de se laisser aller à la facilité ou de manquer de volonté plutôt que de comprendre que le corps raconte une histoire, personnelle, familiale. Etre rond peut en effet, avoir plusieurs significations, et peut en dire long sur le symptôme...Etre enveloppé peut s'entendre aussi comme désir de s'envelopper d'amour maternel, d'affection, de sécurité. L'adipeux dénonce, par l'ambivalence du mot (a dit peu), tout le manque d'attention, de nourriture affective (exprimée par les mots, par exemple) dont il a pu souffrir dans l'enfance ou signifier un lourd secret de famille. A contrario, une personne souffrant de surpoids racontait comment sa mère, soucieuse de bien remplir sa fonction, lui assénait, au moment des repas, toujours la même injonction : « Fais moi plaisir, mange ! » , associant confusément nourriture et séduction ou, pire encore, la menace de désamour : « Si tu ne manges pas, je ne t'aime plus ». De sorte que l'ingestion inassouvie et sans cesse renouvelée, exigée par le plaisir oral est un véritable appel à la figure maternelle. Il n'est plus question alors de faim, qui correspond à un besoin physiologique, mais d'appétit, du latin appetitus, désir...

Comment, dès lors que l'on a connaissance de ce corps en tant que lieu d'élection du désir, ne pas considérer le poids comme le symptôme d'une lutte inconsciente contre les pulsions animant l'homme ? Comment ne pas chercher à démasquer le sens profond qui tendrait à humaniser notre regard plutôt que de juger hâtivement, voire de condamner, selon de simples critères socioculturels ? 

Ariane Kerbrat

© 2007 www.akpsy.com
tous droits réservés